

Quand Dulaurens publiait à Liège ses « obscénités »

COMMUNICATION DE DANIEL DROIXHE À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 NOVEMBRE 2008

L'abbé Henri-Joseph Dulaurens est né à Douai en 1719. À l'âge de seize ans, il entre chez les Trinitaires de sa ville, dont il va devenir le prieur, fonction dont il s'acquitte de manière apparemment peu orthodoxe. Le bruit court en effet qu'il est l'auteur du célèbre *Testament* du curé Meslier. Une « correction fraternelle » lui est infligée, dont on trouverait peut-être la trace dans le fantasme de l'enfermement qui caractérise son œuvre¹. Au début des années cinquante, Dulaurens aurait débauché une religieuse avec laquelle il se mit en ménage et en voyage, exerçant même le métier de comédien ambulante. En 1761 paraissent ses *Jésuitiques*, écrits en compagnie de Groubentall de Linière, ouvrage dans lequel les Pères de la Compagnie étaient dépeints sous les couleurs de « crapauds » et de « lézards ». L'ouvrage est poursuivi. En août, Dulaurens doit fuir la capitale.

Tenta-t-il alors de gagner la Hollande par Mons et Bruxelles ? Tel est, dans *Le Compère Mathieu*, l'œuvre la plus célèbre de Dulaurens, l'itinéraire que suit la petite troupe de philosophes libertaires formée par le héros, quand elle laisse derrière elle Paris pour entreprendre un vaste tour du monde. Dans la « Capitale du Hainaut autrichien », nos picaros — on serait tenté de dire : les Picards picaros — vont éprouver à Mons les rigueurs de l'administration locale. Mons sera également citée, avec Namur, Nivelles, Huy ou Saint-Hubert, dans cette espèce de carnet de voyage que constitue le chapitre intitulé *Quelques villes où j'ai passé*, qui figure dans son *Arrétin moderne*. Leur évocation aurait-elle eu sa place dans l'ouvrage intitulé *Regards venus d'ailleurs sur Bruxelles et la Wallonie*, qu'avait dirigé Georges Sion (1980) ? On en doute. Dulaurens s'y moque de manière décapante du Doudou, du combat des Échasseurs namurois, du pèlerinage à Saint-Hubert contre la rage, etc., sans oublier Sainte-Gudule et le « miracle apocryphe de cinq hosties ou gaufres, qu'un juif lacéra à coup de couteau ».

Ayant gagné la Hollande, Dulaurens se fit correcteur d'imprimerie dans de grandes maisons d'édition : chez Marc-Michel Rey à Amsterdam, puis à La Haye². Il entra ainsi dans la confrérie des « moines défroqués, capucins, cordeliers, mathurins » que Voltaire montre employés chez l'imprimeur Marc-Michel Rey « et qui écrivent tant qu'ils peuvent contre la religion chrétienne, pour avoir du pain ». Notre abbé fait d'ailleurs mieux que de prendre place dans une anonyme galerie, car, écrit Voltaire : « Il y a un théatin, qui a conservé son nom de Laurent, qui est assez facétieux et qui d'ailleurs est fort instruit. » Dulaurens prendra ensuite relève d'un folliculaire ayant beaucoup intéressé l'histoire de l'activité littéraire à Bruxelles, Chevrier, puisqu'il poursuit à sa suite, « du 4 janvier au 29 mars 1763, la rédaction de l'*Observateur des spectacles*³ ».

À l'automne de 1763, il arrive à Liège, où il va demeurer deux ans, employé par son compatriote l'imprimeur-

¹ « Dans une chambre vaste, au premier du couvent, les Trinitaires firent établir une cage en bois, séparée des quatre murs par un espace égal, suspendue au plafond et n'atteignant pas le sol; on la garnit d'une couchette et on y enferma Laurens, sans lui laisser les moyens d'écrire. Il vécut plusieurs mois dans cette singulière prison. Cependant, de l'intérieur de cette étrange volière, il trouvait encore à exercer son esprit facétieux et satirique. Ne pouvant communiquer qu'avec le frère chargé de veiller à ses besoins, il gravait, au moyen d'un instrument de fer, ses quolibets ou ses épigrammes sur les ais de bois qui composaient sa prison; l'intérieur en était entièrement recouvert » (H.R.J. Duthilloeuil, *Bibliographie douaisienne*, Douai, d'Aubers, 1842-1854, p. 203). On se fondera dans ce qui suit sur trois études consacrées à Dulaurens. St. Pascau a remis celui-ci à l'ordre du jour par son remarquable *Henri-Joseph Dulaurens (1719-1793). Réhabilitation d'une œuvre* (Paris, Champion, 2006). D. Gambert défendra le 11 décembre 2008, à l'Université de Poitiers, une thèse de doctorat non moins impressionnante de savoir et d'enthousiasme présentant une *Edition critique du Compère Mathieu de H.-J. Dulaurens (1766)*, sous-titrée *Dulaurens, écrivain, philosophe et polémiste : entre érudition et sédition* (direction N. Masson). C. Kleinermann avait présenté sous ma direction à l'Université de Liège, en 1998, un mémoire de licence en Langues et Littératures romanes sur *L'abbé Dulaurens et le monde de la littérature clandestine au XVIIIe siècle*. A propos du fantasme de l'enfermement, voir comment l'héroïne d'*Imirce* est élevée dès sa naissance « dans une cave à la campagne, avec un garçon du même âge », nommé Emilor. « On nous avait bandé les yeux avec une machine de cuir, artistement ajustée : dans cet état, on nous apprit à chercher notre pain vers un panier, qui descendait de la voûte, et notre boisson vers un grand bassin, qu'on renouvelait trois fois le jour par un mécanisme qui nous était inconnu », etc. Dans *Le Compère Mathieu*, l'auteur ne permet guère que les contestataires de la morale traditionnelle, censés le représenter, connaissent longtemps la prison à laquelle les vouent les infractions aux lois de la société. Ainsi que le note D. Gambert (p. 358, note 1564), « Jérôme fait partie des personnages pour qui les murailles sont fort peu de choses : Père Jean s'évade plusieurs fois, en Hollande, en Angleterre ; le petit groupe quitte aisément le bagne sibérien ; Jérôme force les murailles de l'Inquisition, en dépit de leur épaisseur estimée à "cinq pieds" par Charles Dellon ».

² Cité par Kleinermann 1998. (Gambert, p. VII).

³ Gambert, p. VII

libraire Denis de Boubers. Il le quitte à la cloche de bois sur la fin de 1765, *ob defectu alimentorum*, confiera-t-il lors d'un interrogatoire subi peu après. Trois de ses ouvrages parurent à la date de 1765 : *Imirce, ou la fille de la nature*, *La chandelle d'Arras* et une pure rhapsodie intitulée *La vérité. Vertu et vérité. Le cri de Jean-Jacques et le mien. Le Compère Mathieu* porte dans l'originale la date de 1766, mais l'édition était prête dans les derniers jours de 1765. On peut supposer que Dulaurens a pour le moins mis la main à chacun de ces ouvrages pendant son séjour dans la capitale principautaire.

Dans *Imirce*, le personnage nommé Xang-Xung raconte son arrivée à Liège lors des fêtes organisées pour célébrer l'accession d'un nouveau prince au trône de saint Lambert. Dulaurens y rapporte sans nul doute un épisode qu'il vécut personnellement puisque les années 1763-64 virent l'élection, disputée, de Charles d'Oultremont — un événement célébré dans la littérature dialectale par des *pasquèyes* qu'étudia autrefois Maurice Piron.

Nous vînmes à Liège où nous restâmes deux mois; nous tombâmes dans le temps des réjouissances qu'on faisait pour le nouveau prince de Liège, qu'une cabale de chanoines avait préféré au prince aimable de Saxe. Ces fêtes, annoncées avec éclat, étaient des illuminations de nos villages de France. La maison-de-ville formait une décoration chinoise qui avait l'air d'une toilette de coquette. Ce colifichet fut admiré par des gens sans goût, et sifflé des connaisseurs. La façade du palais était ornée d'une foire de figures, qui égalait au moins les beautés des décorations du Festin de Pierre, qu'étaient nos méchants comédiens de campagne. Il n'y manquait que les effigies de la Rapière et de Ragotin, pour achever de donner une idée de la pompe théâtrale de ces histrions.

Parmi les opuscules et placards qui exaltèrent l'installation du « nouveau prince », le bibliographe-collectionneur remarque, avec envie, une *Description du feu d'artifice [...] qui s'exécutera le long de la Meuse vis-à-vis la porte Maguin le 12 juin*. Il s'indiquait de médiatiser l'événement. Mais Dulaurens, à travers le récit du « Chinois de Liège », donne du spectacle pyrotechnique annoncé une image écornée.

Une pluie, qui tomba pendant deux heures, déconomisa l'artifice, dont les talents de l'artiste et l'arrangement promettaient un spectacle brillant: l'artificier ne fût point payé, à cause que le corps honnête des avocats de Liège prétendait que cet homme devait avoir des emplâtres contre la pluie.

Parce que *La Chandelle d'Arras* me paraît le plus achevé des ouvrages publiés par Dulaurens, j'ai choisi de m'attacher ici à ce « poème héroï-comique, en XVIII chants », publié sous l'adresse fantaisiste de « Bernes, Aux dépens de l'Académie d'Arras ». La presse de l'époque n'eut guère de mots assez durs pour en déplorer les « indécences » et les « obscénités ». On y lit quelquefois, note Grimm dans la *Correspondance littéraire*, « une demi-douzaine de vers qui rappellent la manière de M. de Voltaire ». Mais l'auteur « se noie bientôt après dans un tas de bêtises et d'ordures⁴ ». On regrettait par ailleurs que celui-ci n'ait pas été « élevé dans le monde », pour « prendre le ton de la bonne compagnie, et se former le goût ». C'était là lui reprocher une marginalité, une différence que revendiquait notre abbé en une formule utilisée pour s'opposer à Jean-Jacques Rousseau : « Je suis un petit *Polichinel* de la Littérature Française, et toi le plus grand Écrivain de ton siècle : je suis un pauvre Auteur en tous sens, mais je ne vole personne ; tu es riche en tous sens, et dérobes les vivants et les morts... » À un moment où la figure de l'écrivain revêt toutes ses dimensions collectives d'homme engagé, visant l'approbation populaire par ses combats, Dulaurens se positionne en anti-héros, en poète crotté, en martyr littéraire⁵. Comment sa relation à Rousseau ne serait-elle pas tendue entre envie parodique et identification fraternelle ? Tous deux ont développé, théâtralisé une philosophie de proscrits, qui ont « suppléé » à l'isolement, comme disait Derrida, par la « cause du peuple⁶ » ?

⁴ CLT, vi, p. 482-83. Dans les *Mémoires secrets* (Londres, Adamson, 1784, t. 2, p. 229-30), Bachaumont écrit à la date du 2 septembre 1765, à propos de la *Chandelle d'Arras* : « Cet ouvrage, attribué à M. de Grubenthal, l'auteur du Balai, n'est point sans mérite. Il est bien versifié, a des descriptions pittoresques et voluptueuses. L'auteur ne fait cependant que singer la Pucelle de M. de Voltaire, et ne montre aucune invention. Il y a une épître dédicatoire à M. de Voltaire, comte de Ferney, qui est un vrai galimathias. L'ouvrage est parsemé de notes, ou impies, ou diffamantes, ou au moins satiriques. Toutes ces qualités le rendent fort rare. »

⁵ Il adopte dans la *Chandelle d'Arras* la même posture à l'égard de Voltaire, en confessant le bénéfice qu'il retirerait d'une intimité avec son maître : « Ah ! si la faim, la pénible misère, / Ne m'enchaînaient dans leurs fers douloureux, / J'irais parer tes autels de guirlandes ; / À tes foyers ornés de mes offrandes, / Je brûlerais un légitime encens / Je fléchirais tes Pénates propices ; / Mes vers heureux, écrits sous tes auspices, / Seraient sans doute applaudis des talents. »

⁶ La manière dont Dulaurens reconstruit le parcours de certains personnages montre assez de ressemblance pour que la

Rappelons ici en quelques mots l'argument de la *Chandelle d'Arras*. L'ouvrage transpose dans la société du milieu du dix-huitième siècle un récit médiéval rapportant l'intervention miraculeuse de la Vierge en faveur de la ville, frappée d'une mystérieuse épidémie en raison de ses mœurs dissolues. Deux « joueurs de musicaux », nommés Jean La Terreur et Jérôme Nulsifrote, se trouvent chargés par la mère du Christ d'annoncer à l'évêque qu'elle lui remettra un cierge dont quelques gouttes, mêlées à de l'eau, guériront les malades. La mission engagera le premier des musiciens de rue dans un voyage surnaturel sur lequel on va revenir.

Une profonde amitié liait les deux hommes. Mais une innocente plaisanterie sur la fidélité de l'épouse de l'un d'eux les fait d'un coup s'affronter violemment et les laisse sur le carreau « sans mouvement et prêts à rendre l'âme ». « Sur un brancard couvert de deux manteaux, / À l'hôpital on porte nos Héros. » Leurs blessures ne les empêchent pas de reprendre un combat auquel se mêlent trois dogues qui ne ressemblent guère, note Dulaurens, au bon ami de l'homme décrit par « Monsieur Buffon ». C'est que les animaux s'en prennent pour son plus grand malheur à Jérôme Nulsifrote, dont ils attaquent une partie vitale. La mère apothicaire en fait la découverte :

*O chiens maudits ! ô dogues inhumains
Qu'avez-vous fait ? ... attendez que je voie...
O ciel ! mes soeurs, les sources de la joie
n'existent plus ! Jésus, il n'a plus rien !
Ce châtement sans doute est pour son bien.
Il baisait trop : mais que dira sa femme ?
Ce coup fatal doit confondre son âme.
Ah ! Juste Dieu ! Quelle sévérité !
Tes jugements font trembler l'équité :
pourquoi ta main, cette main large et sûre,
où les oiseaux vont chercher leur pâture,
arrache-t-elle ainsi cruellement,
à sa moitié le pain du sacrement ?*

Le chant XI comportera une autre scène de castration. La Vierge a donné à La Terreur, pour l'accompagner dans son voyage vers l'au-delà, saint Dunstan, dont la légende disait qu'il avait enchaîné le diable en le menant par le nez « avec ses deux tenailles ». C'est par cet outil que le musicien est attaché à son guide, quand survient un orage, alors qu'ils survolent l'abbaye d'Avesnes.

*Le pauvre Jean balancé par la foudre,
croit que sur lui le ciel va se dissoudre,
veut se tirer des mains de saint Dunstan.
En s'agitant de la pince il s'échappe ;
subitement le saint roi le rattrape,
par son engin ; la pince au même instant
tout rasibus lui coupe l'instrument.*

Dois-je vraiment suivre les tribulations aériennes du « piteux cas du pauvre Jean », tombé sur la « gorge naissante » de sœur Suzon, qui « sentit bientôt mouvoir sous son jupon, / ce fier objet cher à la créature » ?

*Sur ce sein blanc priape s'électrise,
et du corset glissant sous la chemise,
il va se perdre, on ne sait pas bien où.
C'était je crois... ce n'était pas au cou.*

critique ait repéré dans son œuvre des démarcations de la *Profession de foi du vicaire savoyard*. Dans *Imirce*, Xang-Xung, jeune, « s'était fatigué à galoper après les chevaux qui sortaient de Genève » et avait eu « le bonheur d'être parfaitement éduqué par un Prêtre Irlandais qui avait oublié son catéchisme ». Par la suite, « honteux de se voir huché sur deux pieds comme ses semblables », Xang-Xung prendra ses distances avec le commun des hommes pour les quitter « avec fierté » et venir « gagner à quatre pattes les bords glacés de la Russie » (*Mon éducation et celle de ma cousine Sophie*). Dans le *Compère Mathieu*, le « vieillard français » raconte : « Je ne suis point né assez riche pour tenir à cette Société par mon rang, par les charges et les emplois. Je suis le fils d'un simple Artisan, qui me fit étudier, croyant faire de moi ou un Prêtre, ou un Médecin, ou un Avocat. Mais lorsque je fus en âge de discerner la nature de ces Etats, je trouvai au-dessous d'un honnête homme de les embrasser l'un ou l'autre, et je quittai les études. » D. Gambert note les similitudes que présentent ces lignes avec les origines modestes du prêtre imaginé par Rousseau (p. 379).

*Du doux plaisir la flamme enchanteresse
coule à grands flots dans le sein de la soeur.
Divin Jésus ! Seigneur, que ta tendresse
est généreuse aux besoins du pêcheur !*

Ne retenons de la suite que la manière dont le « fier objet », terminant sa course dans un cercle de poissons, donne l'occasion d'un savoureux échange d'aménités, digne de Vadé, par lequel Dulaurens affirme l'intime solidarité que tisse son œuvre entre vérité du sexe et « parler vrai » du peuple.

On ne peut quitter le thème de l'émasculatation sans observer que Dulaurens évoque plus d'une fois, dans ses écrits, les malheurs et défaillances de la libido. On lit au début du chant XI de *La Chandelle d'Arras* :

*Heur et malheur accompagnent toujours
Nos tristes pas, au sein des doux amours
Un jour, hélas ! j'éprouvai leurs disgrâces.
Toi que j'aimais, toi que suivaient les Grâces,
Et que Vénus orna de ses appas ;
Te souvient-il, Lise, quand tes beaux bras
M'enveloppaient dans ces riants bocages...*

Mais les « transports voluptueux » ont été suivis de la vérole. « Dans mon bonheur Lisette m'empoisonne : / Un doux venin coule avec ses faveurs. » Les premiers vers de la *Chandelle* faisaient déjà allusion, de manière quelque peu elliptique et sans lien logique évident avec ce qui va suivre, à des « disgrâces » qui risquent d'éloigner de l'auteur la « belle Zéphire ». Dans le même registre confidentiel, le personnage de Diego, dans le *Compère*, confie tout à trac : « il y a plus de deux ans que je ne me suis aperçu si je vis ou si je végète. » Et d'avouer qu'il serait en peine d'assurer une liaison amoureuse « si Vénus même tombait à [sa] discrétion ». « Curieuse confession », remarque Didier Gambert⁷.

La « concupiscence » que Dulaurens ne cesse de célébrer comme droit de la Nature comporte une face obscure, mêlant hantise et peut-être culpabilité. Jusqu'à quel point ne se traduit-elle pas, même si Dulaurens ne cesse d'en récuser la signification religieuse, par l'épidémie qui sanctionne le désordre moral des habitants d'Arras ? Il est vrai que la philosophie du plein assouvissement des besoins ne cesse de s'insurger contre le carcan qu'impose la société à une libre sexualité dont l'auteur décline les formes provocatrices : légitimité de l'accouplement accompli en public, apologie de l'amour collectif, voire défense de l'inceste, etc. Mais on ne transgresse pas impunément la « loi triste et durable » de l'Église. Celle-ci imprime le « signe ardent d'une fièvre brûlante » là où les habitants d'Arras, hommes et femmes, ont péché, par abandon au plaisir (chant XII).

*Eglé voyait noircir sur son sein blanc
La fraîche rose, où la main d'un amant
Avoit surpris des faveurs ravissantes.*

Dulaurens emploiera de grandes ressources d'érudition théologique à combattre dans le *Compère Mathieu* le dogme du péché originel. Le thème paraît l'obséder, de même qu'il préoccupera intimement Kierkegaard dans le *Concept de l'angoisse*. Est-ce aller trop loin que de remarquer combien ce que le philosophe danois appelait « une écharde dans la chair » prend chez lui comme chez Dulaurens la forme d'une « insuffisance » que la psychanalyse lacanienne a volontiers mise en rapport avec une déficience de l'activité sexuelle⁸ ? Qui sait même si d'autres principes affichés par tel personnage de Dulaurens n'ont pas quelque chose à voir avec cette «

⁷ P. 145, note 694.

⁸ L'école de Lacan a expliqué cette « insuffisance » par une découverte de l'image de l'autre qui devient « manque de l'Autre », comme l'écrit S. Vassallo (Entre l'angoisse et le non-rapport sexuel, conférence donnée le 19 octobre 2007 à la Maison des Sciences de l'homme, Centre de recherche en psychanalyse et écritures, 2007-2008). Voir aussi V. Mazeran et S. Olindo-Weber « Corps et angoisse », dans E. Ferragut, Souffrance, maladie et soins, Issy-les-Moulineaux, Elsevier-Masson, 2007, p. 56 sv. : « Il en découlera également qu'angoisse et sensualité vont s'agglutiner dès la prise de conscience originelle dont nous verrons avec Lacan que, passant par l'image du corps, elle passe par la reconnaissance du semblable et par la confirmation de cette homologie. [...] On comprend l'importance du regard dans le vécu d'angoisse et l'importance de l'Idéal du Moi dans ce renvoi de l'individu à son insuffisance. [...] L'homme a depuis toujours conscience d'avoir été insuffisant de quelque chose. » Kierkegaard écrit dans son *Journal* (171) : « On a beaucoup discuté sur l'essence du péché originel, et l'on a cependant ignoré l'une de ses catégories principales — l'angoisse. L'angoisse est une force étrangère qui saisit l'individu ; et cependant on ne peut, on ne veut s'arracher à elle, car on a peur ; mais ce que l'on craint, on le désire en même temps. » « L'angoisse rend l'individu impuissant et le premier péché a toujours lieu dans une syncope. »

insuffisance » ? Un des aspects les plus frappants de la philosophie du Père Jean, l'oncle du Compère et sa figure exponentielle, réside dans la critique du lien parental, fondé selon lui sur une fausse idée de l'engendrement et de la filiation. Devenu maître d'école de village, le P. Jean inculque aux enfants des principes peu ordinaires.

Mes Elèves firent de tels progrès sous ma conduite, qu'en moins de six mois les plus grands battaient leurs Pères, & les plus petits crachaient au visage de leurs Mères. Les Parents, mécontents de cette nouvelle espèce d'éducation, me citèrent devant le Curé du Lieu pour rendre compte de ma Doctrine. Lorsque je fus arrivé chez le Pasteur, il me dit : - Monsieur le Maître d'Ecole, vous me feriez plaisir de m'instruire de vos sentiments touchant la soumission, l'obéissance, l'amour, le respect, la reconnaissance que les Enfants doivent à leurs Pères & Mères. - Monsieur le Curé, lui répondis-je, je suis fortement persuadé qu'ils ne leur doivent rien de tout cela ; ce n'est que par une suite de l'état de faiblesse & d'ignorance où ils naissent, qu'ils se trouvent naturellement assujettis à leurs Parents. (VI) Comme vous n'êtes qu'un sot, Monsieur le curé, je me dispense de vous alléguer d'autres raisons philosophiques qui autorisent mon opinion. Adieu, monsieur le Curé. — Ayant fini ces mots, je retournai chez moi.

Quand le Compère voit Jérôme pleurer la mort de son père, il se moque pareillement de ceux qui, comme son disciple, « sont infatués du préjugé de la reconnaissance envers leurs Parents ». « Écoutes : penses-tu que quand l'envie prit à Guillot, ton Père, d'accoler Perrine, ta Mère, il eut grande envie de procurer la vie à son fils Jérôme, dont il n'avait pas la moindre idée? crois-moi, si nos Pères nous ont faits ils en ont eu le plaisir ; s'ils nous ont élevés, nourris, ils nous ont rendu ce que leurs Parents leur avoient prêté. »

Il faudrait également citer ici l'épisode de la rencontre avec Adam et la réécriture érotico-burlesque de la reconnaissance des corps par sa partenaire. Laissons là le jardin d'Éden pour parcourir en vitesse le grand magasin de figures carnavalesques qu'offrent le paradis et sa galerie de Bienheureux, que *La Chandelle d'Arras* traite en théâtre de la foire : on comprend que l'œuvre se soit prêtée particulièrement à une critique inspirée de Bakhtine. C'est ainsi que le ménétrier La Terreur croise certains de ceux qui accompagnent la Vierge Marie (chant V).

*Le vieux saint Roch riait avec son chien,
Monsieur Tobie en embrassant le sien,
Montrait sa queue à mainte jeune Vierge,
Le fier mâtin l'avait ainsi qu'un cierge
Longue à plaisir ; le bras d'un saint de bois
Était moins dur, la Frétilon, je crois,
Aurait souris ...*

« La Frétilon » désignait Mademoiselle Clairon, « célèbre par les désordres de sa jeunesse ».

*Près d'un tréteau retiré dans un coin
Le Roi David composait des cantiques
Sur Jonatas, Bethzabée, Absalon,
La Ch[au]de] P[isse] et la barbe d'Aron.*

On notera ici que Dulaurens voile l'expression « chaude pisse » en l'écrivant « ch.... p.... ». À cet égard, il reste donc un peu tributaire de ce que J.-Chr. Abramovici appelle la tradition de la « langue contrainte », travaillée par une montée de la « langue naturelle » à mesure que la « futile complexité de l'expression figurée » fait place à « l'évidence du mot propre (bien que sale)⁹ ». On notera que Dulaurens hésite encore à retranscrire en toutes lettres la grivoiserie du langage féminin quand elle se donne libre cours dans les classes populaires et notamment aux halles. Ainsi, l'épouse de Nulsifrote, vantant ce qu'elle appelle le « vigoureux giblet » de son mari, apostrophe la femme de La Terreur :

*Ton amoureux t'en fait-il voir autant !
Cela vaut mieux pour toi qu'un quart de toile ;
j'ons vu ton homme et tâté son merlan,
le bel anchois ! Il ne vaut pas la sauce.*

⁹ *Obscénité et classicisme*, Paris : Presses universitaires de France, 2003.

*Va, je t'en f... que le démon me hausse...
mais tu fais bien de la chienne aujourd'hui,
va, ton mari n' est qu' un grand b... de à l'aise ;
si quelque jour par miracle il te baise,
il ne fera qu' un b... gre comme lui.*

Revenons un instant au roi David, une des figures bibliques les plus attaquées par les Lumières depuis Bayle, à côté du « féroce Moïse ». Ce que Voltaire appelle sa « prodigieuse incontinence¹⁰ » se prêtait évidemment à l'épanchement de l'antisémitisme latent parfois dénoncé chez le philosophe.

Au terme de son voyage surnaturel, La Terreur songe à faire partager à son confrère l'émerveillement de sa rencontre avec la Vierge, la seule figure céleste qui échappe jusque là à l'irrévérence. Mais il y a plus urgent que de s'adonner aux confitures de la grâce. Il s'agit d'abord, pour les deux chanteurs de rue, de célébrer leur réconciliation : s'il « faut tuer le temps », qui « est si long », « Ami, passons-le à boire ! ». Suit un autre morceau de verve poissarde, à partir duquel on va voir que le langage populaire ainsi symbolisé ou caricaturé constitue bien davantage qu'une manière de parler. L'expression ne révèle pas seulement ici un statut social, mais confère en l'occurrence à ceux qui partagent la verve instinctive d'une langue libérée l'affranchissement que comporte et appelle la moquerie à l'égard des institutions d'ordre et de convenance¹¹. La critique ne disposant d'aucun pouvoir sur le changement collectif s'investit alors totalement dans cet exercice que favorise le vin, source de vérité.

*Jean déjà saoul faisait mille propos :
Le Ciel plaisante, il nous la baille belle !
Que veut Marie et sa longue chandelle ?
Quoi, pour la fièvre elle ordonne de l'eau,
Pour nous, Compère, allons droit au tonneau...*

La « Reine du Ciel » et ses mirages ont cette fois cédé devant la réalité la plus vulgaire. Des propos des musiciens « sortait parfois mainte grosse saillie ». Mais on y peut déchiffrer la condition de ceux dont ils représentent la voix souvent refoulée. « La Vierge rêve... » ose dire Jean La Terreur. Le monde réel apparaît quant à lui avec une singulière netteté dans les brumes de l'ivresse. Il va bientôt montrer toute sa dureté dans l'épisode où les musiciens rencontrent l'évêque d'Arras pour lui faire part de la mission confiée par la Vierge. L'homme d'Église, parie l'un des deux amis, saura écouter le message de Marie. « Va, Monseigneur est homme comme un autre », pronostique La Terreur. Mais son compère est sceptique.

*- Ne crois point ça, tu te trompes, mon Jean ?
Son fier néant n'approche point du nôtre ;
L'humilité, la vertu des enfants
Ne pare plus le front changeant des grands ;
La vanité, voilà leur caractère.
Tiens, ces gens-là sont ces gros pots de terre
Qu'on voit briller dans les appartements,
Dans les jardins et sur les cheminées,
Ouvre ces pots, et regarde dedans,
Qu'y verras-tu ? des toiles d'araignée.*

Dans la banalité d'une scène d'ivresse qui hésite entre Shakespeare et Beckett, se dégage un constat d'opposition des classes que l'écrivain traduit, à la mesure de son savoir-faire, par le langage de l'obscénité, à défaut de politiser la tension sociale comme le fait son « frère » Rousseau, ou à défaut d'oser porter à l'extrême, jusqu'à l'éclatement, la tension morale d'une société en mutation, comme l'exprime Sade. Dulaurens, écrivain du désir, n'entretient cependant aucun vrai rapport avec l'auteur d'*Aline et Valcour*, même si l'on a pu supposer que celui-ci s'était souvenu d'une scène du *Compère* où jeune hollandaise subit longuement et méthodiquement la torture

¹⁰ Article « Philosophe » du *Dictionnaire philosophique*, 1752-63, éd. sous la dir. de Chr. Mervaud, OCV, Oxford, t. 36, p. 443.

¹¹ M. Bokobza Kahan montre très bien comment, Dulaurens adopte dans le *Compère Mathieu*, à travers les différents personnages, une « manière protéiforme de gérer le discours de l'autre » où deux d'entre eux, occupant une position centrale, endossent, me semble-t-il, les appels et le potentiel critique d'une voix collective (« Hétérogénéités discursives dans le *Compère Mathieu* de Dulaurens », *L'analyse du discours dans les études littéraires*, dir. R. Amossy et D. Maingueneau, Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 2003, p. 131-35). Voir également, du même auteur : « Une conscience écartelée : Dulaurens », *Revue d'histoire littéraire de la France* 101, 2001, p. 1367-83.

dans un cachot de l'Inquisition¹². Si l'on tient pour essentielle, chez Sade, une profanation mystique que dupliquera *l'Histoire de l'œil*, ce type de provocation ne dépasse guère, chez Dulaurens, ce qu'avait mis en évidence Saint-Evremond, ainsi que le signale D. Gambert - à savoir le fait « Que la dévotion est le dernier de nos amours¹³ ». Ajoutons que la scatologie, marquée de l'esprit de la Renaissance, sert dans la *Chandelle d'Arras* de curieux embrayeur à la représentation d'un accouchement, comme si Dulaurens touchait là à un autre aspect de la conception cynique de l'engendrement et de l'amour filial qu'expose le Père Jean.

Les chants XIV et XV de la *Chandelle* raconteront comment le Vierge donne aux « musicaux » la chandelle promise et comment celle-ci est volée par un « poète fameux » de la tradition arrageoise, nommé Sans-Pain. Dulaurens y reconnaît à l'évidence son alter ego, ou un portrait rêvé.

*Pour son bonheur, ce célèbre lyrique
Très-peu croyait à la foi catholique,
Et doutait fort du bon enfant Jésus...*

Retrouvée, la chandelle est portée en procession dans Arras, ce qui donne lieu à un chapelet de nouvelles obscénités.

*Vingt cordeliers, les yeux sur les pucelles,
Pour s'exciter à la componction,
Dessous leur froc avec dévotion,
De temps en temps soulevaient leurs chandelles.*

Saint Georges y apparaît « très bien monté » — « sur un cheval de bois »... Moins favorisé d'un *Eros glorieux* se présente saint Inigo, c'est-à-dire Ignace de Loyola, qui, « quoique chassé du ciel et de la France, / voulait encore prouver son innocence / en rajustant son cas dur et honteux. » N'échappent finalement à la dérision, dans ce carnaval des masques à la James Ensor, que les chanteurs de rue — Vadeboncœur, Sansquartier, La Tulipe.

À l'écart, le Christ promenait sa solitude, « au haut d'un bois fiché par trois grands clous, / pliant la tête et courbant les genoux ». On comprendra que Dulaurens, comme autrefois les ouvriers des cathédrales, se soit ici d'une certaine manière représenté.

*Le bon Jésus, pour un grand souverain,
était fort pauvre ; et comme auteur fort maigre,
il ne portait qu' un habit d' écrivain.*

Au terme de sa pérégrination intellectuelle, le Compère Mathieu, vide d'espoir et d'illusion, ayant fait l'inventaire contradictoire des différentes approches philosophiques incarnées par les personnages qui l'accompagnent ou qu'il rencontre, verra son groupe d'amis éclater, avant de mourir. La morale de l'odyssée tiendrait tout entière, concluent St. Pascau et D. Gambert, dans un nihilisme dont seule la folie peut énoncer le tourment intérieur.

Dulaurens, arrêté en 1766 par la police de Cologne pour ses outrages littéraires aux mœurs, restera incarcéré vingt et un ans à Mayence, avant d'être transféré au couvent-prison de Marienborn où il mourra, atteint, dit-on, de démence, en 1793.

¹² Gambert, p. 359 sv.

¹³ Titre d'un chapitre dans *Entretiens sur toutes choses*.